

Introduction

Mercredi 20 juillet 2022, Menton. Après une nuit où le thermomètre n'est pas descendu sous les 28 °C, la journée est suffocante sous un soleil despotique. Les « nuits tropicales » s'enchaînent et font leur travail de commerciaux en faveur de la climatisation ; les journées caniculaires également. L'ensoleillement et l'humidité atteignent des records, la sécheresse aussi. La menace d'incendie plane. Seule solution : le bain de mer dans une eau à 27,5 °C qui, par contraste, paraît fraîche, à condition d'éviter les méduses. On met en garde dans les médias contre le coup de chaleur, et il est beaucoup question d'hyperthermie ou de déshydratation. Pourtant, les touristes semblent s'accommoder de cette ambiance. Ils sont partout : sur la plage, dans les rues piétonnes, dans les commerces, dans les trains, sur les routes. Circuler est compliqué. Au volant, je peste contre ces hordes qui roulent lentement, s'égarant, se garent n'importe où, embouteillent, polluent, m'empêchent de stationner. Je m'énerve, j'injurie, fatigué par le bruit et la chaleur. Toutes les plaques d'immatriculation qui ne sont pas du Midi me sont hostiles et je n'ai aucun scrupule à klaxonner au premier écart. Je me sens envahi. Je cherche à montrer ma différence par rapport à ces imbéciles qui viennent se jeter dans ce piège tendu par la société de consommation. Dans la rue, j'accélère le pas et fais celui qui est pressé pour bien marquer ma différence vis-à-vis de ces masses indolentes et oisives. Mes voisins n'ont qu'une envie, comme moi : partir, s'échapper de cette fournaise bondée, d'autant que les incivilités au sein de notre résidence se multiplient, spécialement autour de la piscine, par des inconnus louant (clandestinement ?) des studios ou des appartements. Ils sont surveillés comme le lait sur le feu. Tous vigilants ! Airbnb est dans le collimateur. Finalement, comme bien d'autres indigènes, je fuis et me réfugie en altitude. En même pas deux heures, je

passé de plus de 30 °C à moins de 15 °C, en gagnant Isola 2000, où il n'y a presque personne, ce qui me confirme l'imbécillité des foules littorales entassées. Je me sens bien plus intelligent qu'elles sur mes cimes.

Vendredi 14 octobre 2022, gare de Nice-Riquier, TER 86037 de 12 h 41 en provenance de Cannes-La Bocca et à destination de Vintimille. Le quai est bondé. Il règne encore une ambiance estivale. Le soleil est là, les touristes aussi. On parle plus anglais que français sur le quai, il faut dire que l'arrière-saison est exceptionnelle. Les Nord-Américains sont en nombre et vont visiter Monaco. Les professionnels se frottent les mains, les usagers du TER un peu moins, ceux qui partent travailler en Principauté ou qui, comme moi, rentrent d'une matinée de travail à Nice. La rame arrive. On laisse quelques usagers descendre et, rapidement, on essaie de s'engouffrer dans les voitures, mais le constat est vite fait : ce train est bondé. On pousse pour entrer. Les tongs, les claquettes et les autres sandales butent contre les mocassins ou les escarpins. Les shorts de surf frôlent les tailleurs et les costumes. Les sacs à dos se mélangent aux cabas de plage. Au milieu d'une telle cohue, une petite dame d'une cinquantaine d'années essaie de trouver une place assise et ne cesse de répéter : « Qu'est-ce que font là tous ces touristes ? Qu'ils rentrent chez eux ! » Les autochtones, travailleurs frontaliers pour la plupart et qui, régulièrement, ont à faire face aux retards, aux annulations ou aux grèves, acquiescent en silence, moi le premier.

Je suis donc un touristophobe du quotidien. Pourtant, j'ai décidé de rédiger ce livre pour essayer de comprendre ces réactions et me placer du côté des touristes. Car j'en suis un, bien sûr, en vacances à Amsterdam, en Irlande ou dans le Massif central. Comment ne pourrais-je pas avoir un peu de compassion face à ces files d'attente devant les distributeurs automatiques de billets de la gare de Nice-Ville, qui imposent à ces visiteurs de longues attentes, voire, régulièrement, de prendre le train suivant, une demi-heure plus tard ? Ou face à toutes ces arnaques de l'été, face à tous ces commerçants qui augmentent leurs prix et qui les considèrent comme des vaches à lait, face à tous ces autochtones qui ne les accueillent pas forcément très bien, eux qui viennent dépenser leur argent chez nous ? Mais les touristes méritent-ils que l'on prenne leur défense ? N'y a-t-il pas des causes bien plus nobles et sérieuses, comme les malades, les pauvres, les handicapés, les enfants ou les femmes souffredouleur, les droits de l'homme, les victimes du terrorisme, de discriminations, de catastrophes ou de famines, etc. ? Toute l'année, les médias couvrent des

événements dramatiques, au Bangladesh, en Haïti, au Sahel, en Afghanistan, en Ukraine, en Turquie ou en Syrie, plus récemment, et ailleurs.

Nous sommes en permanence émus de compassion et, devant un tel spectacle du monde, on peut raisonnablement penser que les touristes ne sont pas les plus à plaindre. Ils se paient du bon temps, alors qu'une partie de l'humanité est assignée à résidence, alors que dans nos pays riches une partie de la population ne peut pas partir en vacances. D'ailleurs, il n'y a nulle association humanitaire, ONG ou ligue des droits du touriste pour les défendre ; nulle action médiatique pour dénoncer leurs conditions ; nulle révolte ou rébellion de leur part dans les lieux touristiques. Si l'on peut considérer certaines réactions des autochtones comme des formes de xénophobie, les touristes ne sont pas du tout dans la situation des migrants, criminalisés, violentés, enfermés, rackettés ou risquant leur vie. Certains se déguisent même en touristes pour franchir les frontières. Ainsi, les « solidaires » de Vintimille « fournissent aux personnes migrantes valises à roulettes, lunettes de soleil, serviettes de plage, guides touristiques ou romans en français, toutes choses qui les feront peut-être “passer pour” des touristes lors d'un contrôle »¹. Là, à la frontière franco-italienne, plusieurs mondes se côtoient : celui des frontaliers qui circulent d'un pays à un autre quotidiennement et sans souci ; celui des touristes qui franchissent la limite dans l'excitation de la découverte ; celui des migrants qui butent sur elle et essaient de la traverser au péril de leur vie. Le spectacle estival de touristes bronzés et heureux croisant des migrants résignés ne pousse pas à défendre ceux-là.

N'y a-t-il pas une forme de donquichottisme à se placer du côté du tourisme et des touristes, un mot si négativement connoté qu'il est difficile de s'avouer comme tel ou qu'il faut s'en excuser de l'avoir été ? N'est-ce pas une position intenable et totalement irrationnelle tant le tourisme est, depuis ses origines, la cible d'allégations accablantes et de jugements sans appel qui condamnent ou moquent les usages de ceux qui le pratiquent : panurgisme, dépravation, dégradation des paysages, congestion des lieux, etc. ? Pour reprendre les réflexions de Hans Magnus Enzensberger, « il est peu de phénomènes de notre civilisation qui aient été aussi copieusement accablés d'ironie, aussi pointilleusement critiqués » (1962, p. 154). La pandémie de la Covid-19 n'a fait qu'accroître la prospérité du *tourism bashing*, tout en permettant une

1. Selek, P., Trucco, D. (dir.) (2020). *Le Manège des frontières. Criminalisation des migrations et solidarités dans les Alpes-Maritimes*. Le Passager clandestin, Paris, 7.

prise de conscience du poids du tourisme dans nos économies. Mais on peut noter que le 11-Septembre, ainsi que les attentats de Bali et de Mombasa (Kenya) en 2002 avaient déjà permis à certains, tel Gérard Messadié (2003, p. 11), de remettre en question le tourisme et d'augurer son déclin. Cracher sur le tourisme est aussi vieux que celui-ci, comme l'ont montré Jean-Didier Urbain (1991) et James Buzard (1993) dans leurs remarquables ouvrages, ainsi que, dans un autre registre, Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut qui consacrent un long chapitre au tourisme dans leur réjouissant essai *Au coin de la rue l'aventure* (1979). Leur joie subversive à démolir les clichés anti-touristiques, au travers de formules brillantes singulièrement, démontre les mille façons dont on s'est moqué du touriste.

Le sens commun dans la culture occidentale, peut-être particulièrement française (Iribarne 2006), place le tourisme du côté du vulgaire, du peu raffiné, du décadent. Associé à l'hédonisme, il a quelque chose d'infantile. Comme objet d'étude, il a quelque chose d'obscène par sa trivialité, par la crudité et le manque de pudeur des corps qui se dévoilent sur les plages, par la sexualité qui croît pendant les vacances (Littlewood 2001), supposément et fantasmatiquement sous les tropiques (Cocks 2013, p. 127 *sqq.*), par l'inconvenance ou l'inconsistance de nombreuses pratiques (shopping, *farniente*, etc.). Peut-on encore soutenir le tourisme, à l'heure du dérèglement climatique et de la crise énergétique, qui repose sur une mobilité « inutile » mettant en péril notre avenir ? La question posée est devenue morale. N'est-ce pas mal de se déplacer lorsque cette mobilité n'est pas nécessaire ? Ne serions-nous pas tous invités aujourd'hui à être stoïciens et à suivre Pascal dans ses *Pensées* (1670, Divertissement, p. 139), déclarant que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos dans une chambre » ? Le choix d'être touriste serait donc devenu intenable et immoral.

Le touriste serait-il un être en dehors du coup ? Au XIX^e siècle, on s'en prenait aux utilisateurs du train, qui incarnaient la passivité des touristes et l'invasion des territoires par l'industrie du voyage. Aujourd'hui, la culpabilité a changé de mode avec le *flygskam*, ou *flight shame*, ou « avihonte », ou « aéro-culpabilité », la honte de prendre l'avion pour des raisons jugées futiles, associée à la promotion du train. Il y aurait donc un comportement touristique qui ne serait ni normal ni moral, d'autant que le tourisme est pleinement assimilé à la société de consommation, accusée de propager une culture de masse conformiste et soumise à des médias abrutissants (télévision, radio, magazines,

Internet, blogs, réseaux sociaux, etc.). Le touriste serait donc aujourd'hui un être à la masse au sein d'un « tourisme de masse », expression décrivant un ensemble de notions, d'images et de mythes correspondant à une situation qui se serait mise en place à partir des années 1950, quoique l'expression soit déjà attestée en 1923². La création de la classe « tourisme » sur Air France, en 1952, démontre l'accès d'une nouvelle clientèle au transport aérien, celle que l'on installe à l'arrière des avions, dans des cabines densifiées. Le problème au cœur de la tourismophobie, d'hier comme d'aujourd'hui, est celui de la masse.

Pourtant, à y regarder de plus près, la critique des touristes et du tourisme a un âge plus que respectable, puisqu'elle est quasiment aussi vieille que le tourisme. Le tourisme, dès ses origines, à la fin du XVIII^e siècle, s'est rapidement retrouvé sur la sellette, avec la mise en place d'un système de normes sociales et de condamnations morales qui n'ont pas fondamentalement changé en plus de deux siècles. Dès le début du XIX^e siècle, certains, s'autodésignant « voyageurs », s'efforcent à se distinguer du « touriste » ou de l'« excursionniste », attitude que John Pemble considère comme une forme de snobisme reposant sur une répulsion pour les masses laborieuses britanniques (1987, p. 265).

Chacun, au fil du temps, a fait apparaître la massification du tourisme où ça l'arrangeait, avec l'idée d'une démocratisation qui se manifeste dès la première moitié du XIX^e siècle en Angleterre, dans la seconde moitié sur le continent européen. Aujourd'hui, une vision européocentrée l'associe aux congés payés et au *boom* économique des années 1950. Pour la France existe le mythe des départs massifs en 1936. À la fin du XIX^e siècle, c'est le chemin de fer et Thomas Cook (1808-1892) qui paraissent en être à l'origine, avec le double regret de se retrouver dans la foule et d'avoir été fréquemment devancé. Un siècle plus tôt, c'est la manie des Anglais de partir séjourner à l'étranger qui exaspérait certains, tel Edward Gibbon qui, en 1785, se plaint à Lausanne de l'arrivée massive sur le continent de dizaines de milliers de ses concitoyens (Buzard 1993, p. 97). C'est durant les années qui suivent les guerres de la Révolution française et les guerres napoléoniennes (1792-1815) qu'apparaissent les hyperboles et les métaphores peu flatteuses sur les touristes britanniques se déversant sur le continent, y déferlant, l'infestant (*op. cit.*, p. 83), alors qu'ils sont probablement moins de 100 000 à traverser annuellement la Manche à ce moment-là (*op. cit.*, p. 88) et que ni le chemin de fer ni Thomas

2. Rey, A. (2022). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert, Paris, 2636.

Cook n'existent encore. L'histoire du discours sur la massification nous démontre que la masse est, somme toute, très relative, on l'aura compris. Celle-ci tient lieu de repoussoir pour vanter ses propres pratiques, pour promouvoir des destinations secondaires, pour valoriser d'autres formes de tourisme, aujourd'hui qualifiées de « durable » ou « soutenable », ou l'écotourisme.

Mon ouvrage est donc probablement à contretemps, car si l'épreuve de la pandémie n'est, semble-t-il, pas un moment de rupture radicale dans l'activité touristique, elle a permis aux prophètes de l'après-Covid, très présents dans les médias en 2020 et en 2021, et prédisant l'avènement d'un nouveau monde, avec le « retour du voyage par le biais de l'aventure humaine » (Michel 2021, p. 20), de relancer l'aversion vis-à-vis du tourisme et/ou des touristes. Évoqués à l'envi, les cas de Barcelone, de Venise ou de Dubrovnik, avec le thème du surtourisme (*overtourism*) sont, en effet, suffisamment édifiants pour se poser des questions sur l'avenir du tourisme et sa régulation. Et quand bien même les Cassandre semblent, pour le moment, s'être trompés, avec le retour massif des touristes dans les aéroports ou sur les plages, ce phénomène de rattrapage entretient une défiance médiatisée. D'ailleurs, certains associent le désir d'à nouveau voyager et de faire du tourisme, qui est perçu comme une des composantes du bonheur dans nos sociétés, à quelque chose d'illicite en le qualifiant de *revenge tourism* ou de *revenge travel*, renvoyant d'une manière transparente au *revenge porn*, ou pornodivulgation, acte délictueux consistant à partager en ligne un contenu sexuellement explicite sans l'accord de la ou des personnes y apparaissant et avec un objectif de « vengeance ». Le tourisme est donc ici considéré comme une revanche, un mal que l'on inflige en retour de la pandémie, mais à qui ? à la planète ? aux destinations touristiques ? aux populations visitées ? à l'ensemble ?

En ne prenant pas la roue de ce peloton d'oracles des ondes, je cours le risque de passer pour un naïf et un niais, car si l'attitude pessimiste est un signe d'intelligence, ou du moins de lucidité, ne pas la suivre peut être interprété comme une adhésion à toutes les dérives de son temps ou à une forme d'optimisme béat, avec des sciences sociales qui ont, de surcroît, adopté une posture critique. J'avais abordé, au sein de l'équipe MIT, le sujet dans *Tourismes 1. Lieux communs* (2002, p. 11-77), qualifié de « pathologie sociale ordinaire » (*op. cit.*, p. 29) et que l'on pourrait rattacher, pour reprendre les réflexions et le néologisme de Georges Bataille (1897-1962), aux multiples hétérophobies

inhérentes à l'humanité³. Cette peur de l'altérité est largement répandue, voire universelle, et à de multiples échelles, entre clans, entre villages, entre ethnies, entre nations, etc. Pour peu que certains exacerbent ce sentiment, la jalousie ou la haine par la manipulation, l'hétérophobie peut conduire au génocide, comme au Rwanda.

Les analyses que nous avons faites restent valables deux décennies plus tard. Les termes « tourismophobie » et « touristophobie » que nous avons utilisés n'existaient pas, à notre connaissance, à ce moment-là, quoique l'on puisse raisonnablement penser qu'ils avaient déjà été forgés. Ils se sont diffusés à la fin des années 2010. Preuve que, comme nous le disions en 2002, la tourismophobie avait un bel avenir (*op. cit.*, p. 74), mais qu'également, les problèmes générés par le tourisme se sont amplifiés dans certains endroits. Ces termes ont été, depuis, popularisés par les médias, et d'abord en Espagne, qui les a propagés. Ce n'est pas un hasard si c'est dans ce pays que ces phobies ont attiré l'attention des journalistes, car c'est dans un certain nombre de villes espagnoles que l'on a vu apparaître et s'amplifier les protestations de riverains contre les nuisances touristiques, dues notamment au « tourisme d'ivresse » (*turismo de borrachera*), le quartier littoral de la Barceloneta étant emblématique de ces luttes. Le journal espagnol *El País* emploie le mot *turismofobia* le 6 août 2017 pour évoquer les cas de certaines villes espagnoles, de Palma de Majorque à Barcelone (Ballester 2018). Avec l'Agence France-Presse (AFP), le Huffington Post, site web d'information, reprend le terme en titre, en le traduisant en français le 17 août 2017. Tout va alors très vite, car si « tourismophobie » ou « touristophobie » ne sont pas entrés dans *Le Petit Larousse illustré 2023* ou *Le Petit Robert 2023*, le premier est, depuis 2018, défini dans le Wiktionnaire, dictionnaire en ligne et gratuit, comme le « rejet du tourisme de masse », mais *quid* alors du rejet du tourisme de luxe ? Quant au second, il n'y est pas encore défini, comme si « tourismophobie » suffisait à comprendre le phénomène.

Pourtant, l'expert Paul Arsenneault, professeur à l'université du Québec à Montréal (UQAM), fait bien la distinction entre les deux termes. Il définit la touristophobie comme l'aversion envers les touristes se manifestant par des

3. Bataille, G. (1951). Le racisme. *Critique*, 48, 460–463. *Œuvres complètes*, vol. 12. Gallimard, Paris, 95–99. Voir également les travaux du sociologue Albert Memmi, dont son article « Racisme et hétérophobie », dans la revue du MRAP *Différences*, 1981, 6, 40–42.

gestes de rejet, voire des agressions, commis à leur endroit. La tourismophobie est, selon lui, le rejet de l'industrie touristique et de ses partenaires institutionnels et commerciaux par des habitants d'un territoire, qui se sentent dépossédés de leurs droits, de leurs avantages et de leur paisibilité. Rémy Knafou écrit à peu près la même chose, voyant dans la tourismophobie les conséquences « d'un système touristique de plus en plus sous le contrôle d'une marchandisation mondialisée aux excès dévastateurs » (2021, p. 14). Il se qualifie tout à la fois de « touristophile » et de « tourismophobe ». Il n'est cependant pas facile de séparer les deux, car « la touristophobie, en incarnant la tourismophobie, permet à celle-ci d'exister » (MIT 2002, p. 13). Il s'agit des deux faces d'une même pièce. Aujourd'hui, dans de nombreux lieux touristiques, les visités peuvent être touristophes sans être tourismophobes, car n'ayant pas réfléchi aux raisons profondes de l'afflux de visiteurs. Ils peuvent même être touristophobes et touristophiles, lorsqu'ils aimeraient bien avoir l'argent du tourisme sans ses touristes ou lorsqu'ils apprécient de faire du tourisme, chez les autres donc, mais pas que les autres viennent chez eux. On trouve même parfois des personnes qui vivent du tourisme, plus ou moins directement, et qui n'apprécient pas les touristes. Les contempteurs de cette activité au XIX^e siècle semblaient plus à leur aise dans le relevé, parfois drôle, des défauts des touristes que dans la dénonciation d'un système qui commence à s'organiser et à se rationaliser, avec la naissance des voyageurs, le rôle des compagnies ferroviaires et des grandes banques.

Contrebalançant ma touristophobie estivale (voir *supra*), je souhaite déclarer à ce stade une forme de conflit d'intérêts, car en qualité de coresponsable d'un master de management de l'hôtellerie internationale au sein de l'IAE Nice (Université Côte d'Azur) et comme directeur scientifique de l'Institut du tourisme Côte d'Azur (ITCA), dont une des ambitions est de contribuer au développement du tourisme sur la Côte d'Azur, je ne suis pas totalement neutre et pas complètement en dehors du système touristique, quand bien même mon rôle est des plus modestes. Certes, comme enseignant-chercheur, je dois avoir le regard le plus objectif possible sur le tourisme, mais j'ai aussi pour mission de rendre la destination azurée la plus compétitive et attractive possible. Je dois aussi chercher à assurer un bel avenir professionnel dans le tourisme et l'hôtellerie à nos étudiants. Je vis donc, moi aussi, en partie du tourisme. On peut aussi voir dans ce livre une façon de s'apitoyer sur mon cas, en forçant le trait pour alerter sur la condition de la recherche en tourisme, le manque de

moyens et de considération, en France spécifiquement. Ces éléments contradictoires et ces biais me poussent à adopter une démarche la plus rigoureuse possible. Un des écueils à éviter est de rédiger un manuel à l'attention des professionnels du tourisme leur permettant de répondre aux discours tourisмоphobes, en apportant arguments et éléments de langage. Je suis conscient de cette instrumentalisation potentielle, mais mon horizon est la production d'un savoir scientifique qui m'éloigne des enjeux économiques locaux et des lieux communs, me sentant ainsi tenu à une forme de devoir d'ingratitude.

Je débiterai mon ouvrage en évoquant les méfaits du tourisme, et ils sont nombreux, comme c'est le cas d'ailleurs pour toutes les autres activités humaines, tels l'industrie, l'agriculture, l'élevage, le commerce, les transports, etc. Ce choix est-il un gage d'intégrité ? Sûrement pas, mais il me permet tout de suite d'entrer dans le vif du sujet, sans donner l'impression qu'en critiquant ceux qui critiquent le tourisme, je minimise les problèmes que pose cette activité. J'ai aussi cherché à éviter le piège de la facilité en ne compilant pas les innombrables lieux communs dénigrant le tourisme et les touristes. Ce bêtisier serait assez facile à faire. J'ai opté pour un usage raisonné des citations, en privilégiant des textes anciens, pour montrer qu'il s'agit d'un phénomène qu'il faut appréhender sur la longue durée. À l'ère de la fragmentation des savoirs et du repli disciplinaire, j'ai souhaité, dans cet ouvrage, investir extensivement une question théorique de grande portée en ouvrant des pistes variées relevant de disciplines différentes et permettant de comprendre les ressorts de cette posture sur le temps long, car dans ce domaine, il y a une grande continuité. Il ne s'agit pourtant pas ici de faire l'histoire de cette posture, car nous n'avons ni les compétences ni le temps. Cependant, la remarquable constance de ces discours, alors que les touristes ne sont plus les mêmes, que leur nombre est infiniment plus élevé aujourd'hui qu'hier, que les pratiques ont radicalement changé et que les lieux se sont multipliés, m'interpelle. C'est la persistance de la répulsion à l'endroit des touristes, ainsi que la transmission transgénérationnelle de cette obsession et le renouvellement de ces phobiques de l'autre que je souhaiterais décortiquer, sans avoir l'ambition d'épuiser le sujet, tout au plus celle de sortir de l'ombre cet invariant culturel et ce paradoxe d'une activité qui, depuis ses débuts, a encouragé et exploité une rhétorique qui la critique sans vraiment lui nuire.